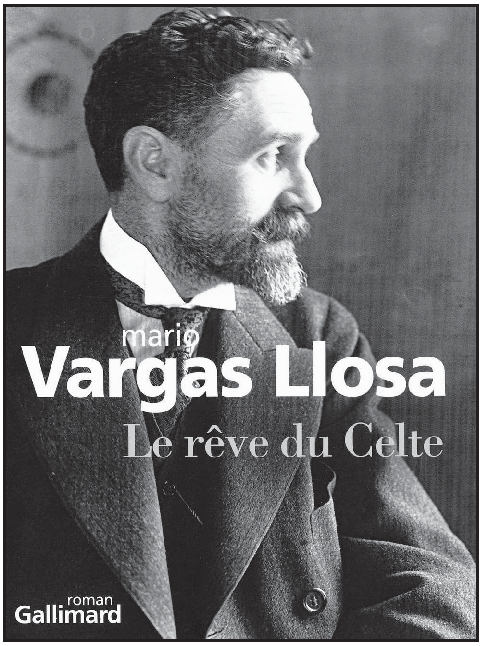
LE REVE DU CELTE

De MARIO VARGAS LLOSA

Mario Vargas Llosa est un écrivain péruvien, auteur de romans et d'essais politiques, lauréat du prix Nobel de littérature en 2010 et d'un grand nombre de prix littéraires. Comme beaucoup d'auteurs latino-américains, il s'est engagé en politique tout au long de sa vie. Ses opinions se sont déplacées du communisme au libéralisme. En 1990, puis en 2011 il a été candidat sans succès aux élections présidentielles péruviennes à la tête d'une coalition de droite. Entre temps, il est devenu citoyen espagnol et aujourd'hui il enseigne et travaille en Espagne.



«Le rêve du Celte» est paru dans sa langue en 2010. Puis, traduit en français, il vient de prendre place sur la table de ma libraire. Je l'ai acheté parce que depuis longtemps, je lis et j'apprécie son auteur.
C'est une biographie historique romancée racontant la vie de Roger Casement (1864-1916). Cet Irlandais commence par explorer l'Afrique puis il devient diplomate du gouvernement britannique au Congo et plus tard, en Amazonie.

Roger Casement part pour l'Afrique à dix-neuf ans, sur une impulsion juvénile : il rêve de contribuer à la fondation de comptoirs qui apporteront l'éducation, les sciences, les médicaments, les techniques, en un mot, la civilisation européenne, à ces Congolais qui ne sont que des sauvages puisqu'ils s'adonnent au trafic d'esclaves et peuvent même être anthropophages. En 1884, il participe à une expédition sous la houlette de son héros de jeunesse, Henry Morton Stanley. Expédition financée par le Roi des Belges Léopold II. Bientôt, la vérité cachée derrière les belles déclarations humanistes des financeurs, se révèle : *«Après avoir distribué de la verroterie et des babioles et donné les explications… au moyen d'interprètes (qui pour la plupart, n'arrivaient pas à se faire comprendre des indigènes) Stanley faisait signer aux chefs des tribus et aux sorciers, des contrats, rédigés en français, où ils s'engageaient à fournir main-*

d'œuvre, logement, guide et subsistance aux fonctionnaires, porte-parole et employés de l'AIC, (Association Internationale Congolaise), dans les travaux qu'ils entreprendraient pour la réalisation des buts qui étaient les siens. (L'AIC se donne pour but principal l'exploitation du caoutchouc) Ils signaient d'une croix, d'une barre, d'une tache ou d'un petit dessin, sans rechigner et sans savoir ce qu'ils signaient ni même ce que signifiait signer, séduits par les colliers, les bracelets et les babioles de verre bariolé qu'ils recevaient, ainsi que par l'eau-de-vie que Stanley les invitait à boire d'abondance pour célébrer cet accord».

Les Africains «livrent leur terres à l'AIC en échange de promesses d'aide sociale. Ils s'engagent à aider à la besogne : chemins, ponts, embarcadères, factoreries. A fournir les bras nécessaires pour les champs et l'ordre public. A nourrir fonctionnaires et ouvriers, pour toute la durée des travaux. L'Association n'offre rien en échange. Ni salaires ni compensations…»

Peu à peu Roger Casement comprend la duplicité de son héros Henry Morton Stanley. Ensemble, ils sont en train de participer plus ou moins consciemment à l'établissement en Afrique de l'énorme escroquerie qui est à la base du colonialisme. En 1885 lors de la conférence de Berlin *«à laquelle n'assistait pas un seul Congolais, les quatorze puissances participantes avec à leur tête la Grande-Bretagne, les Etats-Unis, la France, l'Allemagne avaient gracieusement donné à Léopold II… les deux millions et demi de kilomètres carrés du Congo et ses vingt millions d'habitants pour qu'il ouvre ce territoire au commerce, abolisse l'esclavage, civilise et christianise les païens».* Léopold II distribue des concessions : *«Bon nombre de concessionnaires, amis et protégés du monarque belge, amassèrent en peu de temps de grandes fortunes, et surtout lui».*

A cette époque, Roger Casement travaille pour l'AIC, il contribue à construire une ville, des voies de communication, un bateau. Il remonte le fleuve Congo et il arpente de bout en bout ce pays qu'il finit par bien connaître. Il assiste aux abus perpétrés par les exploitants de caoutchouc, les commerçants ou les policiers chargés de faire respecter les prétendus accords de 1885, en particulier par des expéditions punitives sanglantes voire meurtrières.

En 1903 des journaux et organisations humanitaires anglaises révèlent ces atrocités, commises sous couvert de pacification libératrice. Le scandale devient énorme et le gouvernement de Grande-Bretagne décide d'agir malgré ses liens avec la Belgique. Roger Casement est désigné officiellement par la Grande-Bretagne pour aller au Congo comme diplomate et faire une enquête. Il devra questionner le plus grand nombre possible de Congolais, mais aussi les cadres européens des exploitations diverses. Protégé par sa mission, mais continuellement menacé de mille façons, il parvient à faire ce travail avec une totale honnêteté.

Divers épisodes ont retenu l'attention de Mario Vargas Llosa ; en particulier les rencontres de Roger Casement avec certains militaires. Le capitaine Pierre Massard est un sanguin violent et sadique tandis que le capitaine Junieux se présente comme un simple pion dans un ensemble inhumain qui le dépasse. *«Nous recevons des ordres et nous les faisons exécuter»…* Finalement le rapport minutieux et précis de notre enquêteur paraît et il dévaste les bonnes consciences européennes. Le gouvernement le félicite et l'honore en lui attribuant le titre de «Lord».

Dans la deuxième partie du livre, Roger Casement est à nouveau envoyé officiellement pour, une fois encore, enquêter

sur les brutalités du colonialisme. En Amazonie, cette fois. C'est beaucoup plus près du pays de Mario Vargas Llosa. Plus d'un épisode concerne son pays de naissance, le Pérou et celui où il a fait ses études, la Bolivie. Encore cette fois, il s'agit de l'exploitation du caoutchouc, matériau de construction fondamental en ce début de l'automobile. Le même fléau colonial sévit, aussi brutal et meurtrier qu'en Afrique. Roger sort de cette nouvelle expérience, déprimé, malade et très diminué physiquement. Il y a laissé sa santé.

Le troisième épisode s'intitule, «l'Irlande».
En Afrique et en Amazonie, Roger Casement a acquis la conviction que les peuples opprimés ne pourront conquérir leur autonomie que par les armes. Il se rapproche des Nationalistes irlandais, très actifs au début du XXe siècle, mais aussi, très désunis, qui réclament l'indépendance de l'Irlande.
A présent qu'il est Lord, Roger Casement voit dans la Grande-Bretagne l'ennemie. Il cherche des combinaisons risquées pour un soulèvement programmé pendant la guerre de 14-18. La révolte irlandaise contre la Grande-Bretagne échoue et finit dans le sang. Roger Casement est emprisonné pour haute trahison. Le livre se découpe très simplement en trois parties, suivant les trois pays où Roger Casement a séjourné et travaillé. Mais La narration ne se développe pas de façon linéaire. Le procédé consistant à prendre le héros du livre vers la fin de sa vie pour en dérouler les souvenirs est assez commun, en particulier au cinéma. Beaucoup plus originale est la façon de les raconter, en spirales irrégulières, liées au rythme de la remémoration : Au cours d'un épisode, un élément nouveau apparaît, à peine esquissé, qui intrigue, nous met en haleine et finit par revenir plus loin, avec un premier commencement de développement. Encore plus loin, il est franchement pris de face et exposé. Parfois c'est au quatrième retour qu'on finit par en avoir le cœur net.
C'est ainsi qu'on découvre peu à peu l'homosexualité de Roger Casement. Un détail commence à nous mettre sur la voie. Plus tard, des scènes précises nous sont décrites. Une misère triste parfois les colore. Entraînés par une profonde empathie nous nous rapprochons de cet homme et nous finissons par comprendre son irrémédiable solitude.

Au cours de la lecture, les caractéristiques psychologiques du personnage s'étoffent et se complexifient. La façon d'écrire nous fait ressentir directement ses émotions, ses enthousiasmes, ses surprises ou ses déceptions, toujours de l'intérieur. D'où notre compassion. Il est un être droit, profondément sincère, sensible, passionné. La confrontation de ce qu'il constate avec ses idéaux le tourmente continuellement et l'enferme dans un mal-être. Mélancolique, il sombre souvent dans des insomnies et des dépressions. Mais il ne manque pas d'intrépidité, de courage et d'esprit de décision. Mu par la constante passion de la justice et l'amour de la liberté, il reste modeste tout au long de sa vie. Ainsi atteint-il une grandeur humaine.
Dans les dernières pages, au moment où nous nous demandons si tout cela est vrai et sur quel fondement historique il se base, Mario Vargas Llosa explique son travail d'élaboration. Entres autres, il raconte à quel point Roger Casement fut avili, discrédité et jeté dans l'oubli, à cause, non seulement de sa trahison de la Grande-Bretagne lors de l'insurrection irlandaise, mais plus insidieusement, de son homosexualité. *«Ses compatriotes se sont lentement résignés à accepter qu'un héros et martyr ne soit pas un prototype abstrait ni un*

modèle de perfection, mais un être humain, fait de contradictions et de contrastes, de faiblesses et de grandeurs».
Ce livre parvient à nous le faire sentir grâce à une écriture qu'on pourrait dire stendhalienne.

Comment situer ce livre dans l'œuvre abondante de son auteur ?
D'un livre à l'autre, le style a constamment évolué. Au début et comme les artistes de son temps, Mario Vargas Llosa cherche l'originalité dans son art par le biais du remodelage formel. Arrivé à Paris assez jeune, il découvre l'art du roman français du XIXe siècle -il écrira un essai sur Madame Bovary en 1975 - Par ailleurs, il n'est pas insensible aux affres du «Nouveau Roman» et autres mouvements contestataires littéraires des années 60.
Dans ses œuvres de jeunesse, il expérimente des manières différentes d'écrire qui pourraient être qualifiés de «baroques», par comparaison avec l'histoire de la peinture.
Par exemple, dans «Pantaleon et les visiteuses» (1973, 1975), les dialogues remplacent le verbe courant «DIT (untel)» par une série de verbes décrivant les gestes effectués en même temps que les mots s'énoncent : *«-Tais-toi maman, ne sois pas bête» se résigne, boit la tasse d'un trait, hoche la tête, mange une rôtie, s'essuie la bouche Panta».* Dans ce livre, d'autres façons inédites sont employées comme le rapport militaire ou les échanges protocolaires carrément saugrenus. Elles sont autant de relances pour le récit et de manières de jouer avec une teinture burlesque.
«Tante Julia et le scribouillard» (1977, 1980), inaugure d'autres constructions de style : des chapitres racontent la vie du jeune «scribouillard» et alternent avec ce qu'on finit par comprendre être les nouvelles qu'il tente d'écrire. Ces dernières s'avèrent un peu étranges, à la fois premières tentatives du «scribouillard» et épisodes radiophoniques réalisés au fur et à mesure par un réel écrivain de séries, que le jeune homme connaît et qui le fascine. Peu à peu le jeune écrivain se confond avec le plus vieux et comme lui, il se met à commettre des erreurs, à mêler les personnages d'une série à l'autre, d'une nouvelle à l'autre pour finir dans les explosions, tremblements de terre et autres dévastations qui détruisent les personnages échappés à leur créateur. Une dimension subtile et effrayante s'introduit mais le ton de gouaille l'humanise.
«La fête au bouc» (2000, 2002), raconte, d'une part la vie d'une jeune avocate qui revient dans sa ville natale trente ans plus tard ; d'autre part, la vie de Trujillo, dictateur militaire de Saint-Domingue. Bien sûr, le but pour l'auteur, c'est la dénonciation de cet épisode sombre de l'histoire d'un pays d'Amérique latine. Au fur et à mesure que le récit avance, le suspense se resserre grâce à un procédé qui fait se mêler deux séries narratives distinctes. Et, peu à peu, les dialogues eux-mêmes s'interfèrent. Cette façon de présenter ne peut être que littéraire puisqu'il s'agit de conversations superposées et elle se révèle formidablement efficace.
A partir de là, les sujets des livres puisent dans l'Histoire : la Grande. Mario Vargas Llosa choisit des personnages mal connus et marginaux, dans le passé de son pays en lien avec l'Europe : parle de Gauguin à Haïti et de sa grand-mère qui n'est autre que Flora Tristan, féministe de la première heure qui, à un moment de sa vie, épouse un Péruvien qu'elle suit quelque temps au Pérou, pays de l'auteur.
C'est ici que l'histoire de la peinture peut nous être utile : Du style qualifié plus haut

de «baroque» Mario Vargas Llosa passe à son opposé : la grande peinture d'Histoire, le «grand style», celui de Poussin, qui n'est autre que le style «Classique»([1]). La façon d'écrire maintenant, se met entièrement au service de l'histoire racontée et les effets stylistiques disparaissent. Il faut admettre que le contenu, suffisamment fort, se passe de fioritures.

Comme le livre précédent, «Le rêve du Celte» (2010, 2011), est écrit sobrement. Puissant dans les tableaux ethnologiques, sociologiques, ou simplement descriptifs, par exemple lorsqu'il campe un paysage, il excelle dans les approches intimistes. Partout il engendre des sentiments profondément humains.

Ce livre est un «tableau d'Histoire» voué à des ressorts fondamentaux, comme l'instinct de rébellion ou celui de liberté, incarnés par un homme inoubliable que le Panthéon des grands hommes ignore : Roger Casement.

Raphaëlle PIA

([1]) Le classicisme, […] se caractérise par la primauté de la raison, un idéal de parfaite adéquation entre la forme et le fond, une volonté d'harmonie […] et de simplicité. (Site de Jeanine Rivais, Rubrique «L'art classique»).

«LE REVE DU CELTE» de Mario Vargas Llosa, paru en espagnol en 2010, traduit en français en 2011.Editions Folio, 526 pages, 8,70 €